

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°95 – octobre-novembre 2021

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

M. de Robert<sup>1</sup>, qui obtint, un des premiers, le grand prix de la littérature de l'Académie, avec *Le roman d'un malade*, n'avait publié aucune œuvre nouvelle depuis *Reconnais-toi*. Son prochain roman, *Silvestre et Monique*, aura pour épigraphe cette pensée de Novalis : « Le caractère, c'est la destinée »<sup>2</sup>.

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

### ECRIT A CARROUGE

NOVALIS

*A Gabriel Bonnoure*

**I**l est une heure vers la fin de l'hiver où les chambres se mettent à vivre d'une vie surnaturelle. Au delà des vitres, la dernière neige brûle sur ce monde où l'on allait s'élancer, le cœur ivre ; c'est un feu blanc, illimité, qui noircit le regard de son insoutenable éclat, se rue au travers des carreaux, bat les murailles et le plafond d'une aile d'ange aveuglante, et glacée. Les objets les plus familiers, sitôt frappés par cette plume magique, enfantent des ombres bizarres ; tout ce qui était signe se change en la chose signifiée. Le plus vague des portraits redevient le visage qu'il évoque. Les livres parlent ou chantent. Toute pensée a le pouvoir d'une conjuration et se rit du temps sans force. Les poètes jaillissent de leur tombe de papier. Si j'allongais la main, quelle main heurterait-elle ? Quels doigts insubstantiels pèsent, sans poids au loquet de la porte ? Un mouvement de lèvres, et voici tous ces corps qui m'entoureraient peut-être, mais tu n'as pas même besoin de ce murmure pour renaître, Novalis, et déjà ma pensée est ce miroir d'eau morte où se penche ta vivante stature.

Tel que l'a dépeint Louis Tieck, – grand, mince, de nobles proportions. Les longues boucles brunes cernent le visage au teint translucide (et l'on sait, hélas, ce que ces couleurs trop fragiles signifient), où le front éclate d'esprit, où luit le feu de l'œil rieur. Tu es gai, tu sais rire encore comme un enfant. Tu ne connais pas l'ennui. Dans les plus sottes compagnies tu découvres toujours

---

<sup>1</sup> Louis de Robert, écrivain français (1871-1937).

<sup>2</sup> *Le Journal*, 25 avril 1922.

l'homme qui sait une chose que tu ignores et va te l'apprendre. Personne (semble-t-il) n'est moins secret. Silencieux parmi la foule, tu te confies, d'un cœur simple, à tes amis. Et si quelque chagrin vient rompre cette communion incessante, la nature tout de suite en propose une autre :

*« Le vent est une agitation de l'air qui peut avoir mainte cause extérieure, mais pour le cœur solitaire et gorgé de désirs, que n'est-il point encore lorsqu'il passe dans un murmure, venant à nous des pays aimés, et qu'à ses mille voix sombres et harassées la douleur silencieuse semble s'abîmer dans le profond et musical soupir de la nature entière ! Et dans le jeune vert léger des prairies de printemps, le jeune amant ne voit-il pas exprimée d'une manière véridique et charmante toute son âme grosse de fleurs futures ?... La nature entière ne traduit-elle pas, tout aussi bien que le visage, la mimique, le battement du pouls et la couleur du teint, l'état de chacun de ces êtres supérieurs et singuliers que nous appelons des hommes ? Le rocher ne devient-il pas un « Toi » doué de personnalité à l'instant même où je lui parle ? Et que suis-je d'autre que le fleuve, quand je plonge dans ses ondes mon regard sans courage, et vais perdant ma pensée dans son lisse écoulement ! »*

Ce cercle d'amis et de parents très aimés, cette Nature toujours prête à l'échange nous suggèrent un Novalis accordé sur ce qui l'entoure, incapable de rejeter par haine ou instinctive répulsion l'une ou l'autre des données de l'énigme universelle qui bat sa pensée puissante de l'inlassable boule des apparences. Aucune de ces négations brutales par quoi un être humain s'isole du monde et prend forme contre lui. Nul geste de révolté. Une acceptation – semble-t-il – toute simple de la vie.

« Semble-t-il », redit-on avec prudence. Puis un doute s'installe, qui va croissant. Ces yeux sont trop vastes, ce regard trop fixe (avec un arrière-fond d'attente inquiète et paisible à la fois) pour ne traduire qu'un émerveillement devant le spectacle du monde, ou le rapt incessant propre à qui tente de s'emparer du réel. C'est un regard qui voit autre chose, mais un regard d'enfant, un regard d'ange, non point celui d'un halluciné ivre de triomphe ou de désespoir

Cette prose elle aussi, et ces poèmes, si lourd que soit leur trésor d'images et d'idées, ont une minceur, une transparence à la Rimbaud peu à peu révélatrices, ce caractère immatériel des mirages qui empruntent au réel ses plus délicates nuances, mais dédaignent la substance avec quoi elles font corps. Visions, pour tout dire, où l'imaginaire est si *naturellement*, si puissamment imaginé qu'il acquiert une authenticité égale à celle du réel, et qu'il devient, qu'il est sans doute le réel pour Novalis. Recréer en soi-même le réel, – ne

pouvant l'atteindre, le toucher hors de soi, étant séparé de lui pour toujours par une mince paroi de verre infranchissable, – sentir à l'instant où l'on pose le pied sur ce monde, le monde se figer et redevenir cadavre (comme les campagnes de mars sous le pas du promeneur à l'heure du gel et du soir), c'est le destin des poètes qui ont fait un pacte (volontaire ou non) avec la mort et savent qu'ils ne pourront jamais reprendre pied.

Mais le pacte de Novalis avec la mort – et c'est ici que sa figure prend un relief étrange et s'étoile de sa propre beauté – est d'une nature singulière. Sa fiancée, Sophie de Kuhn, meurt à quinze ans, le 19 mars 1797. Le 14 avril, son frère Erasme. « A ce moment, dit Tieck, Novalis ne vécut que de sa douleur ; il lui devint naturel de considérer comme un monde unique l'univers visible et invisible et de voir dans le désir de la mort la seule chose qui distinguât celle-ci de la vie. Mais en même temps la vie elle aussi lui parut transfigurée, et son être tout entier se plongea dans le rêve lumineux et totalement conscient d'une existence supérieure... Il est fort possible aussi que ce soit ce temps de deuil profond qui ait fait croître en lui le germe de la mort... Il demeura en Thuringe de longues semaines, puis, consolé, vraiment transfiguré, vint reprendre ses travaux avec plus de zèle qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, et *bien qu'il se considérât comme un étranger, sur la terre.* »

Phrase révélatrice, et qui suffirait si nous n'avions les *Hymnes à la Nuit* et le *Journal intime*, à nous faire pressentir la nature de ce pacte avec la mort mystérieusement conclu. « Étranger sur la terre », cela veut dire incapacité à se satisfaire du réel, puis – seconde démarche de cette pensée qui procède par illuminations et s'avance implacablement vers un idéalisme absolu – croyance à la toute-puissance de la pensée, de la volonté et de l'amour humains, dont l'univers finira par devenir une fidèle traduction matérielle. Mourir signifie accéder pour toujours à ce royaume du spirituel que l'amour hors du temps vivifie, quitter un univers confus de signes et de balbutiants symboles pour les réalités essentielles qu'il suggère. La mort acceptée ainsi, et par là même vaincue, voilà ce qui transfigure Novalis à son retour de Thuringe, et désormais il va l'invoquer secrètement, constamment. Mais il ne s'agit point des gestes désordonnés, du désespoir qui précèdent un suicide ; c'est le lent accueil d'un hôte longtemps attendu – *je veux mourir joyeux comme un jeune poète*, – tandis que monte l'hymne mystique :

*La Mort appelle aux noces  
Les lampes brûlent clair...*

\*

« *Ma mort doit témoigner que j'ai senti la vérité suprême : elle doit être un authentique sacrifice, – non point une fuite – non point un expédient désespéré*, écrit Novalis, et il ajoute : *c'est là, visiblement, ma destinée, je l'ai remarqué aussi ; je ne dois rien atteindre ici, à la fleur de l'âge il me faudra tout quitter* ». « Atteindre », ne signifie pas seulement parvenir au but, saisir enfin quelque chose qui se dérobaient sans cesse, il garde son sens profond d'établir un contact, – et voici vérifiée notre parole de tout à l'heure au sujet du pacte avec la mort et de ce « toucher du réel » qu'il interdit à jamais.

Mais le court voyage de ce voyant dans la forêt des symboles (car bien avant Baudelaire c'est sous cette forme que lui apparaît la nature, – de même que par son sens mystique du *Liquide* il semble annoncer *l'Esprit* et *l'Eau* de Claudel), comment ne pas le suivre et le recommencer sans cesse ? Si Novalis n'a pas eu le temps d'ordonner en un système cohérent (comme il y fût parvenu sans doute, ayant le goût profond de l'enchaînement dans les idées) ses vues successives, ses miraculeuses intuitions, s'il n'a pu forger le magique outil spirituel qui devait rendre les hommes maîtres d'eux-mêmes et de l'univers, il éveille en nous le monde mystérieux de l'*Abndung*, – le pressentiment. Si quelque pensée brusquement nous saisit, venue d'ailleurs, loin de nous effrayer de sa bizarre naissance et de son insolite audace, nous lui faisons fête comme à un don de cette *Abndung*, en murmurant avec Novalis sa parole célèbre : *La poésie est le réel absolu*.

Gustave ROUD.



## LA PHILOSOPHIE DEVANT LA VIE

Raymond Lenoir (1890-1972) est un philosophe français aussi discret que singulier. Il a collaboré à de nombreuses revues philosophiques dont la *Revue de Synthèse*, la *Revue de Métaphysique et de Morale*, dont le présent extrait est tiré, a publié deux ou trois ouvrages de fond sur Condillac, sur les « historiens de l'esprit humain » (Alcan, 1926), publié des poèmes – *Les Visages multiples*, 1943 – et des essais. On pourra consulter en ligne (*Gallica*, *Persée*) un certain nombre de ses articles.

**E**ncore qu'il se débâte dans la volière des philosophes, ce poème de vie inspiré par Bœhme continuerait le poème de Friedrich von Hardenberg, si les formes imposées par le Kantisme à la pensée ne le retenaient dans les plaines de l'expérience. La Cabale, la philosophie pythagoricienne du nombre, le système chinois d'Y-King et le naturalisme de l'école de Schelling

demeurent chez lui motif d'intérêt, sans devenir, comme chez Friedrich von Hardenberg, motif de spéculation positive et, comme chez Schelling, motif de doctrine. Or, proche de Friedrich von Hardenberg, pour avoir su chercher, dès 1793, dans les mythes, légendes et philosophèmes de l'antiquité, les éléments d'une vérité dont la science est plus avare, Schelling n'a pas assez de dons pour oser imposer aux esprits cette conversion par quoi les concepts restituent la vie qu'ils enclosent. Son amour des formes contenu par la dialectique l'eût rendu maître incontesté de l'Allemagne, si Hegel, dès 1807, n'avait poursuivi, avec une ténacité qui se leurre sur la vertu génératrice du concept, le mécanisme des forces se résolvant, en 1820 comme en 1795, dans l'esprit. Les coutumes aidant, l'un et l'autre imposent avec assez de force au sein des Universités un caractère dialectique à la recherche métaphysique pour barrer la route au poème du monde.

L'esprit de morale qui détourne sans cesse l'être des préoccupations cosmiques pour lui représenter les actions humaines, la chaleur conservée par les sentiments religieux tempèrent pourtant l'empire d'une philosophie du concept dans le reste de l'Europe, en un temps où les relations fondées sur les guerres de l'Empire favorisent le rayonnement des esprits. Avec une sûreté critique qui lui a été trop souvent déniée, Victor Cousin saisit avec promptitude l'élan qui anime les aspirations confuses de l'Allemagne. Il est jeune<sup>3</sup>. Il a suivi en Italie et en Allemagne le travail secret des groupes en mal d'organisation politique. Il domine vite la parenté de Schelling et de Hegel pour ne pas s'égarer dans des discussions de termes, pour rejoindre et décrire, dans la spontanéité reconquise, l'activité créatrice de l'être. Peu à peu il se rend compte qu'un même amour a orienté la recherche du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant vers toutes les formes de beauté. Il éprouve les mouvements qui élèvent l'être au-dessus de soi dans l'action, la contemplation ou la pensée. Il se convainc de l'unité profonde de toutes nos tendances, de la fixité de tous nos buts. Et il ne trouve rien de mieux, pour exprimer le vouloir d'un peuple façonné par l'Hellénisme du Directoire et les fastes de la France impériale, que

---

<sup>3</sup> [Né à Paris en 1792, le philosophe est âgé de 25 ans lorsqu'il rend visite à Goethe pour la première fois. Sur ses séjours en Allemagne, cf. Victor Cousin, « Souvenirs d'Allemagne », *Fragments et souvenirs*, Paris, 1857. Eckermann note le 17 octobre 1838 : « Les efforts de Cousin et de son École lui semblent particulièrement importants.

Ces hommes-là, dit-il, sont en voie d'opérer un rapprochement entre la France et l'Allemagne, en forgeant une langue tout à fait propre à faciliter l'échange des idées entre ces deux nations », in *Conversations de Goethe avec Eckermann*, Gallimard, 1949.]

d'enclorre dans un rythme platonicien l'attrait de la forme révélatrice de la beauté. En dépit des exigences administratives dictées par la politique, il maintient sous la Monarchie de Juillet, parmi tout un groupe d'érudits conscients de la grandeur des passés spirituels et de la profondeur du style, le souci d'art qui restitue à l'être sa discipline et au monde son harmonie.

Vers le même temps, dans les États-Unis d'Amérique du Nord, Emerson pousse plus loin encore ce souci d'unité et de beauté en revenant à Friedrich von Hardenberg lui-même. A peine cet Unitarien a-t-il discerné dans la confiance en soi et la loyauté les vertus cardinales d'un peuple ayant tout à créer, qu'il essaie de contenir en une doctrine, en un *Essai de Philosophie Américaine* [édition française, 1851], les forces cosmiques passant sur l'ampleur des paysages américains. L'univers entier est vivant. Il est une âme au centre du monde. Dans chaque division de la nature : ténèbres et lumières, chaleur et froid, flux et reflux des mers, sexes masculin et féminin, aspiration et expiration des plantes et des animaux, systole et diastole du cœur, ondulations des fluides et des sons, forces centrifuges et centripètes, électricité, galvanisme, affinité chimique attestent la polarité de l'action et de la réaction. Tout est compensation. Tandis que l'Éternel Générateur demeure immuable, la vie procède par abandon. L'âme progressive ne se répète jamais, chacun de ses actes essaie la création d'un tout nouveau. L'activité spirituelle apparaît comme une impulsion créatrice. Elle se jugea à sa force, non à sa forme. Une Némésis préside à tous nos travaux intellectuels. La chose qui est exprimée en paroles n'est pas pour cela affirmée. Elle doit s'affirmer d'elle-même et par sa valeur intrinsèque, car il n'y a pas de formes de grammaire, de plausibilité ni de méthode d'argumentation qui puissent lui imprimer le caractère d'évidence. C'est que la logique est le vêtement progressif et proportionné de l'intuition ; mais la vertu est de rester une méthode silencieuse. C'est l'instinct qui unit en lui-même la vérité. Vous avez d'abord un instinct, puis une opinion, puis une connaissance, comme la plante sa racine, ses bourgeons, ses fruits. Chaque esprit a sa méthode qui lui est propre. Les différences entre les dons naturels des hommes sont insignifiantes en comparaison de la richesse de leur conscience. L'expérience du cuisinier ou du porteur d'eau sont étonnantes. Chacun de nous en sait autant que le plus savant.

L'action instinctive ne cesse jamais dans un esprit sain. La tâche la plus difficile est de penser parce que nous ne pouvons toujours trouver l'attitude préférable pour considérer une vérité abstraite. La loi de l'intelligence ressemble à cette loi de la nature suivant laquelle le cœur tantôt attire, tantôt repousse le sang. Elle

est la loi des ondulations. Nos intellections sont simplement perspectives. Leur valeur présente est la moindre. C'est une petite semence. Tous les hommes ont en eux une myriade de faits. Ils ne savent porter en eux, comme Plutarque, Shakespeare, Cervantès, l'énergie spirituelle. Nous sommes tous sages. La différence consiste non dans la sagesse, mais dans l'art. Dans le génie qui assure le mariage de la pensée et de la nature tient la génération de l'esprit. Dans les heures ordinaires les faits ne sont pas détachés, mais enveloppés et entortillés comme dans un filet. Le génie projette sur eux l'énergie spirituelle. Aussi la vérité est-elle notre élément vital. Mais un aspect particulier de la vérité s'empare-t-il trop longtemps de notre attention, la vérité n'est plus elle-même, la pensée devient une prison. L'intégrité de l'intelligence est transmise à ses œuvres par une vigilance qui amène l'intelligence à sa grandeur culminante et au meilleur état de créer à chaque moment donné. Ses œuvres doivent avoir la même plénitude que la nature. Rare est cette assimilation de la vie. Les dieux ont donné à chaque esprit de choisir entre la vérité et le repos.

Quoi qu'il en devienne, l'âme est souveraine. Qu'elle traite livres et génies comme elle se traite, en souveraine. Notre manière de lire est celle des mendiants et des sycophantes. Bacon, Spinoza, Hume, Schelling, Kant et quiconque propose une philosophie de l'esprit ne sont plus ou moins que de maladroits traducteurs des choses qui sont en notre conscience et que nous avons craint d'observer, peut-être de nommer. Ils n'ont pas de secret, car les secrets se disent d'eux-mêmes à l'homme suivant sa nature et son génie. Ils ne font que ramener notre esprit dans un état simple, naturel, ordinaire, au lieu de le conduire vers des lieux inconnus. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de décider des Chérubins qui savent davantage ou des Séraphins qui aiment le plus. « Hermès, Héraclite, Empédocle, Platon, Plotin, Olympiodore, Proclus, Synésius ont quelque chose de si vaste dans leur logique, de si primordial dans leur pensée, qu'ils sont à la fois poésie, musique, danse, astronomie et mathématique. Avec eux j'assiste à la naissance du monde. » Il apparaît alors que, depuis 6000 ans, la philosophie n'a pas fouillé les chambres et magasins de l'âme. Dans l'homme résident la vie, la lumière maîtresse d'intelligence et de volonté, une immensité qui n'a pas de possesseur et qui ne peut en avoir. Le temps, l'espace reculent devant les révélations de l'âme. Elle puise sa jeunesse dans l'amour de la beauté universelle et éternelle. Elle perçoit et révèle la vérité. Par chacun de ses actes elle s'unit d'une manière ineffable à l'Âme suprême, à Dieu.

L'action persuasive de Cousin et d'Emerson trouverait dans les travaux mathématiques, géodésiques et magnétiques poursuivis à



Saint-Petersbourg et à Göttingen un appui inattendu, si les résultats de la science ne demeureraient inaccessibles à l'opinion. Aussi cède-t-elle en 1848 à la Révolution qui instaure en France une République sociale et propage en Europe une espérance de liberté. L'Europe a subi l'empire de la force. Les forces n'apparaissent plus maintenant comme les agents d'une harmonie bienfaisante à l'homme, mais comme les agents d'une nécessité faisant obstacle à l'énergie humaine. Elle en demande le sens à l'Allemagne et à l'Angleterre. Renan, jeune homme enivré de Révolution et de sagesse fichtéenne, pense en vain montrer à la science la voie royale par où passe l'Humanisme. Sous la poussée du commerce et de l'industrie, des masses d'hommes asservis aux machines se réunissent en de grandes agglomérations où la joie prend des formes plus violentes et plus rares. Les esprits spéculatifs se tournent vers les applications techniques ; des armées de travailleurs s'emparent du monde comme pour réaliser la conquête du globe prêchée par Saint-Simon. La force n'a plus de mystère. Elle est la violence que domptent les instruments et les formules. Dans le même moment l'incertitude des philologues apprenant au jour le jour les langues qu'ils enseignent rejoint le probabilisme commun aux mathématiciens et aux physiciens pour rendre la vérité incertaine, susceptible de nuances et d'altérations. De la vérité l'ingénieur possède une approximation, pour autant que ses calculs numériques rejoignent, par tâtonnements, une application et imposent à la matière un travail ou un service. Il n'aurait pas cette hardiesse dans l'hypothèse, si chimistes, physiciens, astronomes et mathématiciens n'avaient fait état de règles établies et confirmées par l'observation quotidienne pour affirmer la fidélité des concepts scientifiques. Un mouvement de réaction se produit contre plus de soixante ans d'histoire. Tout le monde croit à la science pour la mainmise qu'elle donne sur les choses, tout le monde affirme l'existence de vérités indépendantes de l'être et tout le monde s'accoutume insensiblement à une sorte de dégradation de la vérité immuable pour les mondes, incertaine pour les sociétés humaines. Tournés dans le sens des solides et des fluides, comme asservis à leur jouissance, ils confondent volontiers les techniques qui développent les acquisitions scientifiques en applications et les méthodes qui conduisent à la connaissance des essences. Un état de tension intellectuelle naît de tant de confusions et d'incertitudes.

Presque simultanés, Taine et Spencer apparaissent. Quelque divergentes soient leurs vues et quelque crédit qu'ils fassent à la théorie biologique de l'évolution énoncée par Darwin, ils n'en satisfont pas moins l'un et l'autre aux exigences de l'époque en souhaitant faire une encyclopédie. Ils reprennent, l'un d'une

manière consciente, l'autre à son insu, le rêve de Kant et de Hegel. Taine s'efforce de retrouver sous les corps les forces qui en manifestent l'esprit d'une manière si assurée que le nombre exprime le caractère des êtres dont il contient le développement. Avec un sens plus souple de l'action et le goût du concret, Spencer décrit le trajet des forces à travers la nature et l'humanité. Mais, pour avoir reconnu dans l'art et la beauté la vie à son plus haut période, Taine pressent l'unité et l'universalité de la métaphysique. Il complète le disciple de Schelling, Ravaisson<sup>4</sup> qui suit, dans les formes marmoréennes de la sculpture antique, la transmutation des désirs qui conduisent jusqu'à l'amour divin. Tous deux répondent à l'appel de la beauté que Cousin leur a transmise. Et si Spencer, familier avec Cousin et Hamilton, considère comme inconnaissable et ineffable la puissance qui confère leur réalité aux forces et les rend créatrices d'un monde lancé dans les temps et les espaces, il n'en propose pas moins aux sociétés humaines en proie aux vicissitudes du monde industriel la résolution du mouvement dans l'équilibre de formes vouées au repos ou au retour éternel.

Cependant l'Empire d'Allemagne se constitue pour entraîner l'affaiblissement de l'Empire d'Autriche et de l'Empire des Français. Au sein d'un industrialisme que l'Exposition Universelle révèle négateur de vie, incohérent, les générations qui connurent la grandeur de l'Empire et de l'ère victorienne continuent leur œuvre. L'intelligence de Taine s'épuise en Essais partageant son génie, prêt à conquérir l'unité, entre la critique d'art et l'étude de l'homme abordée par le biais où elle est le plus incertaine et le plus contestable. La puissance de travail de Renouvier se consume en un *Essai de Critique générale*, monument funèbre consacré à des idées auxquelles le prestige d'Édouard Zeller, le talent d'Émile Boutroux, la science de Lachelier ne parviennent pas à communiquer une vie autre qu'artificielle. Dans son *Rapport sur la Philosophie en France*, Ravaisson pousse en vain le même cri d'alarme que Renan. Tout ce qu'il sait des mystères, tout ce qu'il sait aussi d'Aristote et de Plotin, il le fait converger autour de Leibniz pour restituer une compréhension du monde plus large et plus harmonieuse. A mesure que les jeunes gens s'éloignent des études, ils se détachent des harmonies. Ce qu'ils cherchent, c'est une vérité pouvant faire sa part à la lâcheté et à l'héroïsme, profonde sans être consolatrice, capable pourtant de rendre la vie plus intense. C'est ce besoin qui se trahit dans le rejet de la métaphysique considérée comme un mensonge. Ribot<sup>5</sup>, jeune professeur à Laval, abandonne la lecture

---

<sup>4</sup> [Félix Ravaisson, né à Namur en 1813, mort à Paris en 1900.]

<sup>5</sup> [Théodule Ribot (1839-1916).]

des Chroniques byzantines pour la traduction de Spencer ; puis, avec un sûr pressentiment de la filiation des idées, il remonte à Schopenhauer. Cette démarche, qui demeure, par hasard et par malheur pour lui, objet de traduction et d'exposition, devient, pour des esprits moins détachés, objet de méditation.

Nietzsche, humaniste, volontaire dans le service des ambulances sous les murs de Metz en 1870, apprend, face à la mort, ce qu'il y a de tragique, de terreur, de cruauté, de mystère, de néant, de fatalité au fond des choses de la vie. Là où Friedrich von Hardenberg avait une prescience, il conserve une vision qui l'obsède, gagne son savoir et obscurcit Schopenhauer. La surabondance de force vitale a fait la plénitude excessive et la souffrance de la Grèce. Les Mystères tragiques enseignent comment les forces jaillies du sein de l'être absolu se divisent en individus qui souffrent. Ils rêvent et agissent en héros sous le masque apollinien. L'ivresse dionysiaque restitue derrière le héros le mythe. Nous sommes, pour de courts instants, l'essence primordiale elle-même. Nous goûtons la félicité de vivre en tant que vie une, totale, confondus et absorbés dans sa joie créatrice. L'état orgiastique assuré dans l'Inde par le Bouddhisme, à Rome par la sécularisation d'un instinct politique, en Grèce par la tragédie, disparaît avec la culture socratique qui favorise Euripide, la sérénité hellénique et l'esprit scientifique. Pourtant, si l'individuation est cause du mal, l'art est bien l'espoir d'un affranchissement et le pressentiment d'une unité reconquise, puisqu'il rejoint le mythe. La science qui s'en éloigne apparaît problématique et discutable. Tout corps spécifique tend à se rendre maître de l'espace tout entier et à repousser tout ce qui résiste à son expansion. Comme les arbres d'une forêt vierge, tout lutte pour la puissance, toutes les forces énormes travaillent les unes contre les autres. Le monde devient. Il passe. Mais il n'a jamais commencé et il n'a jamais cessé de devenir. La conscience, instrument et cas particulier dans la vie générale, a été prise pour mesure, pour valeur supérieure de la vie ; elle a entraîné un esprit, un Dieu. Le monde n'est nullement un organisme, mais un chaos. Comme il n'y a pas de choses, le monde n'existe pas en soi. Il est essentiellement un monde de relation. Regardé à un point différent, il prend chaque fois un visage nouveau ; la connaissance travaille comme instrument de la puissance ; instinct d'asservissement et d'appropriation pour rendre le monde maniable. La sécurité, la volonté du vrai sont dans la stabilisation. La vérité n'est donc pas quelque chose qu'il faut trouver et découvrir, mais créer. Logiciser, rationaliser, systématiser sont les expédients de la vie. La valeur est ce qu'il y a de plus court, de plus passager, le « traîtreux scintillement d'or au ventre du

---

serpent de la vie ». La logique est la tentative de comprendre le monde véritable d'après un schème de l'être fixé par nous. L'espace d'Euclide est un monde conditionné. La détermination de ce qui est vrai et faux, de l'état de fait en général est distincte de la fixation créatrice, de l'acte de créer, du vouloir, du fait d'introduire un sens. Elle constitue les méthodes scientifiques qui s'identifient avec la vérité et dont l'histoire a été interprétée par « le grand et loyal Français Auguste Comte » presque comme une philosophie. Elle est cherchée pour un motif de puissance dans un monde que les schèmes et les sensations dissocient au même titre. Derrière passe l'Esprit.

---

Les époques passent, les livres se dispersent, les civilisations disparaissent. Et, dans les grandes étendues vides d'hommes, les proportions du marbre et de la pierre, appel à la lumière, demeurent le témoignage de ce qui a donné la vie en cet endroit même et qui pourtant n'a pas d'histoire. Lancés dans leur course naturelle sous les étoiles, les groupes humains se sont heurtés aux masses d'hommes fixés sur des sols étroits et attachés aux machines. Ils se sont laissé attirer par le mouvement et le verbe. Ils se sont agglomérés pour forger une conscience qui n'a pas encore de voix et qui broie les destinées humaines dans les guerres et dans les labeurs. Ils se sont déplacés lentement sous la poussée des forces spirituelles qui venaient de l'Orient et montaient de Byzance. Des inquiétudes surgirent au lendemain des guerres religieuses qui laissaient la chrétienté déchirée. De l'Europe centrale, où elles rayonnaient jusqu'aux confins de France, elles ont passé chez les insulaires d'Angleterre devenus insurgents d'Amérique ou demeurés dans la mère patrie. Elles ont attesté en une crise spirituelle que les transformations politiques prolongent aujourd'hui en Russie, en Italie, en Espagne, la misère de l'Europe impuissante à contenir en des terres privilégiées l'Orient et l'Occident subjugués par l'empire romain. L'attrait violent du Nouveau Monde a grisé les peuples jeunes. Ils n'ont pas vu ses ruines ; ils n'ont pas su égaler la grandeur des Zuñis<sup>6</sup> à la grandeur des Hellènes. Ils ont cru se trouver en présence de la nature vierge. Pourtant, partout où il y a des forêts et des fleurs, depuis des temps immémoriaux, il y a l'homme.

---

<sup>6</sup> [Cf. Barbara Tedlock, *Rituels et pouvoirs avec les indiens Zuñis, Nouveau Mexique, Terre Humaine, Plon, 2004.*]

Dès que l'on cesse d'être sensible aux arguments dialectiques qui captent une partie de nous-mêmes, sans jamais être capables d'exprimer tout l'être, il apparaît d'abord que notre pensée suit le rythme qui modèle les sociétés humaines. Obéissant à un mouvement alterné d'attraction et de répulsion, les sociétés humaines poursuivent tour à tour l'œuvre de guerre et l'œuvre de paix avec une égale inquiétude et avec une force égale. Suivant que les considérations générales nécessaires à la sauvegarde de l'être biologique paraissent assurées ou sont compromises en fait, l'être se contente des vérités que le flot quotidien des pensées exprimées lui apporte, ou il cherche au delà des raisons de vivre profondes, des vérités organiques, fondamentales. Échappe-t-il à cette alternative, c'est que la contemplation du monde maintient vivante en lui une inquiétude. C'est qu'il éprouve, quand il entreprend une recherche expérimentale ou un calcul, que la vie est une conquête toujours précaire des forces qui ne se laissent ni asservir ni même deviner. C'est qu'il connaît

Les larmes sans douleur qu'on doit à la beauté.

Telle est sa sympathie pour la science qu'il en trahit toutes les avances et tous les reculs par sa confiance et par son esprit d'examen. Il ne fait en somme que reprendre, au milieu d'un monde où monte le bruit des machines, la même entreprise que les Ioniens menaient au bord de la mer Égée, dans les villes bien policées, fières des monuments aux proportions harmoniques. Parfois il s'intéresse et parfois il s'irrite. Pour échapper à la fascination de la Méduse, il lui tranche la tête. Il tient alors, dans son acte viril, toute sa tradition d'homme qui est de regarder droit la lumière.

La vie, la vie des autres surtout et des hommes à venir, exige-t-elle donc un tel abandon des formes où s'affine l'être ? une telle hâte ? Elle exige que l'homme reconnaisse, dans les formes et les créations les plus hautes, le passage de l'âme qui se veut et qui se cherche. La seule méthode qui importe est l'ingénuité ; l'enfant pose des questions, l'homme mûr croit résoudre des problèmes. Il n'est que l'adolescent dont l'expansion heureuse maîtrise la vie. Balbutiement d'un être comprimé, froissé, incompris. Elle résonne comme une grande plainte qui demande un abandon de tout ce qui n'est pas nous, de tout ce qui n'est plus nous, et nous hausse, par le Don, vers une humanité nouvelle.

RAYMOND LENOIR.



---

## LE COMTE

# DE ZINZENDORF

Écoutons maintenant Schrautenbach :

« Le comte de Zinzendorf n'a point été un homme exempt de défauts, mais tous ceux qui l'ont connu avoueront qu'il avait un sens droit pour saisir la vérité et une grande fidélité à la servir. Il a toujours été égal à lui-même, quant à ses principes et à l'objet qu'il avait en vue. Cette qualité-là, *unum hominem agere*, que l'histoire ne peut attribuer qu'à un si petit nombre d'hommes, a été durant toute sa vie son caractère distinctif.

On comprend assez qu'avec son activité, son génie, ses facultés variées, il y ait eu en lui certaines étrangetés et des contradictions apparentes. Ceux qui l'ont vu de près savent qu'il y avait en lui une loyauté foncière qui ressortait de chacune de ses paroles et dont il a fait preuve, soit dans la vie ordinaire, soit dans les moments décisifs de sa carrière. Et pourtant, quand on l'a connu, on ne peut lire Tacite sans songer à lui. On remarquait chez lui une politique soupçonneuse et qui parfois paraissait douteuse, une grande dissimulation, quelquefois aussi une certaine sollicitude pour sa propre autorité, alors même que personne ne la contestait ; – c'étaient là des traits qui tenaient en partie à son caractère, en partie à son éducation et à l'air du monde et de la cour qu'il avait respiré dans sa jeunesse. Les Frères les voyaient bien, mais cela n'enlevait rien à la profonde considération qu'ils avaient pour lui et à la confiance illimitée qu'il leur inspirait ; car tout cela n'était que dans les formes et dans les manières, et une bonhomie réelle faisait le fond de son caractère.

Ce qui le distinguait surtout, c'était son amour du bien public, sa bienveillance, son énergie, sa constance, sa noblesse de caractère, son désintéressement, sa tendance soutenue à consacrer sa vie et ses forces à quelque but relevé...

Jamais homme ne fut plus généralement aimé des siens<sup>7</sup> ; jamais pourtant caractère n'a été plus souvent dépecé et analysé ; mais son mérite était assez transcendant. pour qu'après chaque nouvel examen on ne l'appréciât que davantage. Les angles et les

---

<sup>7</sup> Ce fut surtout le cas à la fin de sa carrière, car pendant longtemps, dit Spangenberg il put dire de lui-même comme saint Paul (II Cor., XII , 15) : « Aimant beaucoup et pourtant aimé peu. »

saillies de ce caractère ne faisaient que le rendre plus intéressant à étudier. – Son génie créateur, sa faculté d'observation, son coup d'œil vaste lui faisaient le plus souvent voir les choses sous une face à laquelle on ne s'attendait pas. Dans ses discours, il était rare qu'il traitât son sujet par le côté qui aurait paru à d'autres le plus saillant ; c'était presque toujours quelque chose d'imprévu. Il en était de même dans les affaires : on se demandait toujours par quel bout il allait prendre une chose ; mais chacun savait quel était le but vers lequel il tendait sans relâche.

Qu'en tout cela il soit toujours resté dans de justes bornes, c'est ce que l'on ne saurait attendre d'un homme d'une nature aussi riche et placé dans une situation aussi exceptionnelle. Avec un champ d'activité aussi étendu que l'était le sien et sur lequel, à la lettre, le soleil ne se couchait pas<sup>8</sup>, il lui eût été impossible de traiter tant d'affaires d'une manière aussi minutieusement méthodique que peut le faire un homme qui n'en a qu'une...

C'était par ses cantiques et par ses discours qu'il exerçait l'influence la plus immédiate sur la masse. Pour ses discours, il ne faisait pas de préparation laborieuse et surtout ne les écrivait jamais

L'action – cette qualité essentielle de l'orateur, – l'éloquence des gestes et de la voix, ne lui faisaient jamais défaut et lui étaient entièrement naturelles... Il avait une voix mâle, pleine, harmonieuse, expressive. L'art difficile, ou pour mieux dire le talent de donner à chaque mot l'intonation qui lui convient, de mettre le regard, la voix, l'attitude d'accord avec les paroles, et tout cela sans se faire remarquer et sans y songer soi-même, il le possédait naturellement. On sentait dans tout ce qu'il faisait de l'âme, de la vie, de l'harmonie.

Il y avait dans son extérieur de la grandeur, de la force, de la noblesse et une rare distinction. On pouvait s'en convaincre lorsqu'il se présentait au milieu d'une réunion de personnes du grand monde, ou bien lorsqu'on le voyait de loin marcher tranquillement dans une rue de Londres ou d'Amsterdam et que l'on remarquait les égards qu'avaient instinctivement pour lui les passants. Comme on le saluait ! comme on lui faisait place ! comme chacun était à ses ordres !

Sa mise était toujours simple à l'extrême et même négligée. Il fut toujours mal logé, indifférent au choix de ses meubles, ne cherchant jamais à se faire une existence hors de lui-même, n'ayant aucune espèce de fantaisies. Pour tout ce qui tenait à sa personne,

---

<sup>8</sup> [Du vivant de Zinzendorf, et dès 1741, de nombreuses communautés se sont établies aux Etats-Unis (province d'Amérique), en Pennsylvanie, dans la Maryland, l'état de New-York et en Caroline du Nord.]

habits, nourriture, etc., il avait peu de besoins, mais en tout cela il était bizarre et incorrigible.



Sa figure était imposante et susceptible de beaucoup d'expression. Le front découvert, les yeux bleu-foncé, brillants, mobiles, devenus petits par suite de maladie ; le nez bien fait et légèrement arqué, les lèvres fermées mais sans rien de tendu, le regard perçant. La taille moyenne, la démarche alerte, le pas ferme ; portant la tête droite. Une grande élégance dans tout son être, mais sans rien d'affecté. Quelque chose de viril et de réservé dans les manières. Beaucoup d'égards pour ceux avec qui il se trouvait, mais quelque chose de très-intimidant : il est arrivé à bien des gens d'être allés vers lui pour lui parler, et d'être sortis de sa chambre sans plus se rappeler ce qu'ils s'étaient proposé de lui dire. Un inconvénient



inévitable, c'est qu'un homme fait de la sorte n'entend que rarement un avertissement amical. Quand on connaît de près des hommes éminents, qui, avec les défauts qu'ils peuvent avoir, possèdent des qualités transcendantes et des talents brillants, de l'imagination, du génie ; il est presque impossible de se garder à leur égard d'une subtile flatterie. On suit son impression, on se fait plaisir à soi-même en leur témoignant comme on les apprécie...

Zinzendorf était gai, liant, très-causeur. Il aimait une innocente plaisanterie, lors même qu'il en était l'objet ; mais personne n'était familier avec lui. Les relations qu'on avait avec le comte étaient celles qu'on peut avoir avec un grand seigneur ; on l'aimait, on l'honorait, mais auprès de lui on se sentait toujours en présence d'un homme d'un rang supérieur...

« J'ai – a-t-il dit lui-même dans un de ses écrits – un esprit aussi porté à l'extravagance que qui que ce soit. » Nous citons ce mot, qui lui fait honneur. On n'aurait peut-être pas attendu un aveu aussi franc et aussi public de la part d'un homme qu'on accuse de s'être fait adorer.

Puisque nous avons parlé de sa manière d'être avec ses frères et compagnons d'œuvre, nous ne devons pas passer sous silence sa manie de gronder, manie quelquefois désagréable. Il grondait, par exemple, pour un banc d'église qui n'était pas placé comme il l'entendait... Recevait-il quelque nouvelle fâcheuse, apprenait-il, par exemple, que dans telle ou telle circonstance on avait agi à contre-fin du but que devait se proposer la communauté, il en était si affecté, qu'il se retirait dans la solitude, ou bien son émotion se faisait jour par un torrent de paroles ; il interpellait souvent un de ceux qui se trouvaient là. Mais il est à remarquer qu'il ne se servait jamais d'expressions blessantes ou manquant de dignité ; c'étaient seulement des dissertations à fond et à perte de vue. Ces explosions étaient peut-être chez lui une nécessité physique ; mais ce qui l'excuse encore mieux, c'est la position dans laquelle il se trouvait. Quelquefois aussi, tout en grondant, il s'apercevait qu'il allait trop loin. « Ne me rendez pas encore plus ridicule que je ne le suis déjà », disait-il une fois à quelqu'un qui voulait appuyer d'un mot une de ses longues mercuriales

La facilité avec laquelle il passait d'une disposition à une autre montre combien il y avait en lui de ressort. Il lui arrivait souvent d'entrer dans la salle de réunion, en sortant d'une conversation très-animée sur des sujets qui lui donnaient les plus terribles soucis : la vue de l'assemblée changeait immédiatement le cours de ses pensées, et il faisait un discours rempli de sentiment et respirant la paix et la joie.

Pour ce qui est de ses connaissances, il était de ceux qui

doivent à eux-mêmes la plus grande partie de ce qu'ils savent. Il ne lisait guère autre chose que la Bible ; je croirais que dans les vingt dernières années de sa vie il n'a pas lu un seul livre religieux. Il écrivait beaucoup, méditait beaucoup.

On a reproché avec quelque raison à ses ouvrages des expressions hasardées et trop peu de précision. Cela est vrai surtout des discours qui ont été recueillis sur les notes de ses auditeurs. Tous n'ont pas la même valeur et il y en a qu'on eût mieux fait de ne pas publier. Mais il y a dans un grand nombre d'entr'eux un trésor de vérité, de théologie, de règles de conduite ; de connaissance de Dieu et de l'homme. Ce ne sont pas des morceaux achevés (son esprit était trop vif pour qu'il pût s'arrêter longtemps à une même chose) ; ce sont plutôt des essais. Mais on trouvera peu d'orateurs dont les discours, pour être si peu préparés, soient aussi riches de pensées et de sentiments, ou qui, tout en traitant perpétuellement d'une seule chose, la présentent sous tant de faces diverses.

Un des plus beaux traits de son caractère, c'était la foi inébranlable qu'il avait à *ce qui est écrit*. Il était au fait de tous les doutes que l'on peut soulever contre la Bible, aussi bien que peut l'être un esprit-fort. La manière dont on résout d'ordinaire ces doutes ne le satisfaisait guère. Dans sa jeunesse, il avait lu Bayle et beaucoup d'auteurs de ce genre. Il ne prétendait point qu'il ne *pût* pas y avoir dans l'Écriture des erreurs historiques ou chronologiques. Il n'enseignait point l'inspiration littérale de l'Écriture. Mais tout son système repose sur la Bible, comme étant le livre de Dieu ; la révélation qui contient tout le conseil divin pour le salut de l'homme »<sup>9</sup>.

*Georg von Hardenberg.*

---

<sup>9</sup> On peut citer à l'appui de ceci quelques-unes des propositions que Zinzendorf fit approuver par les synodes de l'Église des Frères : « L'Écriture sainte demeure toujours le grand'oracle qui décide en dernier ressort. — Les saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau-Testament sont des œuvres absolument divines. Celui qui veut être sauvé et même celui qui doit rendre témoignage y trouveront suffisamment et parfaitement toutes les doctrines, toutes les thèses, toutes les prophéties pour l'avenir et tout ce qui constitue le système de la théologie. C'est pourquoi l'on n'a besoin de rien de plus jusqu'à l'avènement de Christ, et il n'est ni possible, ni permis de rien changer, ni ajouter à ce qu'elle dit. »

## NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1<sup>er</sup> octobre 1837.

## SOMMAIRE

### Documents littéraires et témoignages

- Gustave Roud, « Écrit à Carrouge, *Novalis* », *Aujourd'hui*, 2 avril 1931.
- Raymond Lenoir, « La philosophie devant la vie » (extrait), *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1927.
- « Portrait du comte de Zinzendorf », in Félix Bovet, *Le comte de Zinzendorf*, Paris, 1860.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2021